

Ma femme Nina

Sarah Rocheville

Number 3, Winter 2004

Expériences du paysage

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2203ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Rocheville, S. (2004). Ma femme Nina. *Contre-jour*, (3), 27–32.

Ma femme Nina

Sarah Rocheville

Ma première femme Nina et moi avons deux fils. J'ai vécu avec elle sur la côte ouest américaine jusqu'à ce qu'elle me quitte pour Roby. Nous résidions en plein cœur du village portuaire de St. Andy's, à trois quarts d'heure de voiture du centre urbain de Mumbland, qui compte dix mille habitants. J'avais toujours pensé que ma femme aimait bien les ports, je m'étais trompé. Nous tenions une boutique d'instruments de musique à rabais. Le père de Nina avait passé sa vie à violoner et à pianoter sur les bateaux et lui avait légué toutes sortes de flûtes, de caisses et de guitares bonnes à faire crier les sourds. Pas grave, que nous nous étions dit, ça fera de la vie au village. Nous avions des contacts avec l'école primaire de Mumbland, avec l'hospice aussi. J'avais engagé un étudiant luthier et les marins s'arrêtaient toujours pour un souvenir. La tradition était lancée, les enfants de marins attendaient désormais une flûte ou une babiole à cordes au retour de leur père. Notre ligne de pipeaux aussi était lancée, et je n'en étais pas peu fier. Les pipeaux avaient de la gueule avec leurs clés de métal; le son était pas mal aussi. Tout près de notre boutique, il y avait le salon de coiffure un peu rétro. Claudia avait du talent, ça se voyait. Elle n'avait pas peur d'oser et moi, je l'aimais bien. En face, il y avait l'épicerie, puis la poste. Si je parlais de la banque, le tableau serait complet.

On aura beau dire, Nina était folle de moi au début. Je travaillais pour son oncle comme machiniste. Je taillais les dents qui servaient aux engrenages. Toutes sortes d'engrenages, des roues de bateaux aux machineries pour les moissons. Des horloges aussi, mais pas souvent. Je faisais du sept jours par semaine, du matin et du soir. Parfois, je dormais dans l'atelier. La tante m'apportait alors une couverture tricotée avec de la laine bleue — est-ce que ce détail est important ? Je me souviens très précisément qu'elle piquait doucement, comme si du bran s'était glissé un peu méchamment entre les mailles. Au matin, la tante me réveillait avec un bol d'eau, du savon et un rasoir. Elle me disait que je devais me faire beau parce que sa nièce Nina viendrait coudre avec elle en fin d'avant-midi. Elle me disait aussi que j'étais vaillant et qu'on n'en faisait plus des comme moi. J'étais bien d'accord. Pour me faire beau, je veux dire.

Pour faire une histoire courte, j'ai fini par me faire remarquer de Nina. Ce n'est pas qu'elle était d'une beauté extrême, dans le genre froide ou française ou même cinématographique. Elle passait plutôt pour une jolie blonde du pays, la peau très blanche, un visage dessiné au couteau. Pas trop grande, pas petite, des dents régulières et un peu bleutées. Une super poitrine aussi je dois dire, sauf votre respect. Et surtout, un des ces regards égarés qui me renversait au point où je voulais toujours la serrer dans mes bras et lui dire que je me chargeais de tout. J'ai mis du temps à la présenter à mon frère et aux copains. J'avais peur qu'ils se renversent aussi sous ses beaux yeux tristes, ou pire, qu'ils ne l'apprécient pas à sa juste valeur, vu sa super poitrine. Mais je ne veux pas me répéter et je retire la dernière partie de ma phrase.

Ce que je veux dire, et qu'il m'est si difficile d'exprimer, c'est qu'elle présentait toutes les qualités d'une femme parfaite. Sa tante avait magouillé quelques rencontres. Dans la cuisine ou à l'entrée de la cour. Une fois aussi dans mon atelier, tard le soir. Lorsque nous nous croisions, elle me lançait un bonjour avec un petit accent du sud qui me laissait perplexe. Je ne savais pas si c'était la gêne qui lui donnait cet accent ou si c'était là son habitude. Elle baissait parfois un peu le front et me regardait en enfonceant le bleu dans ses cils (je réalisais alors toute l'étendue de son charme naturel) et me lançait un énigmatique « Je vous ai vu hier, vous savez ». Je savais bien qu'elle m'avait vu puisque moi aussi, j'étais là près de la clôture avec elle. Nina a toujours été très intelligente et je dois avouer que parfois, de telles phrases me bouleversaient tant elles sortaient de mon cadre

habituel. Qu'elle m'ait vu, je n'en doutais pas, mais à laquelle de nos rencontres faisait-elle allusion, je ne pouvais le dire. Était-ce qu'elle m'avait vraiment vu au sens de remarqué, ou bien pensait-elle que je l'avais déjà oubliée depuis hier? Nina, je le répète, était très intelligente. Elle aurait pu faire un écrivain tellement elle savait, pour un rien, jouer avec les mots. Ma Nina, c'était ça. Un petit bourgeon de talent qui ne demandait qu'à éclore. Et vous me pardonnerez mon envolée, mais si elle avait rencontré plus tôt un type meilleur que moi, peut-être aurait-elle pu se développer dans un sens plus intellectuel. Parce que moi, je sais que je ne voulais plus y revenir mais il me faut être honnête, je n'arrivais jamais à oublier tout à fait sa florissante poitrine.

Nous nous sommes mariés à l'hôtel de ville de Mumbland. Ce fut Claudia qui coiffa tout le monde, même le maire. C'était le beau temps des permanentes qui donnaient un air de noblesse au plus chenu des guenillous. J'avais composé pour l'occasion un swing pour guitare et pipeau. Je voudrais montrer la partition en guise de preuve et la photo où les témoins ont leurs frisettes. La pièce était en *si* bémol. Cette tonalité m'a toujours fait penser à Nina. Elle est ronde et simple. Un tantinet sensuelle. Nina semblait contente et six mois plus tard, elle accouchait de Roy, notre premier fils. Que voulez-vous, j'ai toujours été efficace au travail et les six mois de grossesse sont dus, comme la tante a expliqué, à mon ardeur et à celui du petit qui avait hâte de voir la belle tête de sa mère.

Lorsque nous nous sommes installés à St. Andy's, j'ai senti que quelque chose en moi s'ouvrait aussi grand que le large. La boutique marchait bien, je me baladais tous les soirs le long des quais avec le petit dans les bras. Le parcours était lent et plein d'air. Je respirais, je chantonnais, je pensais à ma chance d'avoir Nina, de m'asseoir devant une assiette remplie de viande à chaque repas, de vivre entouré d'amis et d'instruments de musique. Nina allait souvent se baigner, le jour, dans la mer. Cette habitude n'est pas répandue chez les habitants de St. Andy's quoiqu'ils soient nés presque sur la plage et qu'ils aient choisi, pour la plupart, d'exercer le métier de pêcheur. Ma Nina prenait des bains interminables. Elle plongeait d'abord d'un seul coup, puis remontait quelques minutes plus tard. Elle étirait ses bras, ses jambes et son dos fragile à la façon des techniques savantes qu'elle avait apprises dans un livre d'occasion. Elle regardait l'horizon avant de s'y enfoncer pour un très long moment. Elle pouvait nager comme cela durant deux ou même trois heures. Le dimanche, je l'attendais en rêvant et en caressant le

sable avec le petit. Il criait lorsque Nina disparaissait et je le rassurais : « Ta mère te voit, tu sais ». Et elle me voyait aussi, bien sûr, je le savais. Il n'y avait personne sur la plage et même l'hiver, Nina parcourait des kilomètres dans l'eau très froide. Elle disait que les vagues ne cassaient pas un peu plus au large, alors qu'elles rendaient sa nage difficile en bordure de plage. Elle se rendait à la limite de la baie, juste avant les requins, qu'elle disait. Je lui avais déniché des lunettes et un tube. Si elle avait été avec un autre homme, meilleur nageur j'entends, elle aurait pu traverser la mer, peut-être. Après chaque bain, Nina se sentait mieux. Un air serein, qui me faisait tellement aimer notre vie, remplaçait son air habituellement lointain et si intelligent. Non pas que je la voulais bête comme moi, mais j'aimais quelquefois la sentir tout près, aussi présente que la table et les chaises et les arbustes qui bordaient la maison. J'aimais quand elle me regardait en baissant la tête. Non pas comme si elle se faisait soumise, mais plutôt espiègle et gourmande. Parce qu'il fallait bien que son regard soit gourmand, histoire de compenser son manque d'appétit chronique.

Oui, Nina ne mangeait plus beaucoup ; non, elle maîtrisa plutôt sa joie à l'annonce du deuxième enfant. Nina, je le répète, est un être exceptionnellement doué et intelligent. J'invoque pour vous convaincre la scène de son vingt-deuxième anniversaire. Roy avait trois ans et Billy venait de naître. La sage-femme vivait encore avec nous et j'avais organisé une fête pour la surprendre. Tout le village était invité à la salle communautaire. J'avais commandé des couronnes de fleurs et Claudia avait, comme lors de notre mariage, coiffé tout le monde. L'assortiment d'instruments que nous vendions à la boutique avait pris du poil de la bête. Nous offrions dorénavant violoncelles et contrebasses. Le choix de cuivres et de bois faisait mon orgueil. J'avais formé ce soir-là un orchestre où le be-bop éclatait aussi fort que la joie de vivre qui m'habitait.

Nina avait trouvé l'accouchement difficile. Elle n'allait plus nager depuis des mois et lorsque je lui demandais si elle m'avait vu lui faire signe du jardin, elle me disait que non. Nina ne me voyait plus, elle se réfugiait dans son intelligence. Je savais qu'elle dépérissait au contact de ma trop grande bêtise. Il lui aurait fallu un homme de sa trempe. Un médecin par exemple. Quelqu'un qui sait soigner ce qui fait mal et surtout, qui réussit à localiser une blessure. J'en étais incapable. Si j'avais été intelligent, j'aurais fait médecine et emmené Nina dans les meetings et les restaurants. Elle qui aime tellement les soins du corps, j'aurais pu la conseiller.

Une pommade ici, une palpation tout juste là. Elle se serait sentie en confiance. Mais il n'y avait que la clarinette et le pipeau, et le bric-à-brac de l'atelier dont je pouvais causer. Et puis ce n'est pas intéressant, comme vous le constatez, de m'entendre. Je n'ai que la fameuse fête de Nina à raconter, lorsqu'elle est apparue dans le cadre de la porte et qu'elle a vu Roby comme si c'était un fantôme. Elle s'est avancée au centre de la salle communautaire, elle a souri pour la première fois depuis des mois. On aurait dit qu'elle réalisait que toute cette fête et ces flûtes de papier avaient été orchestrées dans le seul dessein, peut-être, qu'elle revoie Roby.

Parce que Roby, personne n'en douta ce soir-là, c'était son homme. Il irradiait, si je puis dire, du charme viril de ceux dont la silhouette se calque sur celle d'un animal. Roby, tout le monde le savait, était doté des talents qui m'ont toujours fait cruellement défaut. Il savait danser en claquant les talons, il pouvait aussi nager, comme ma Nina, très longtemps. Nina m'a déjà dit qu'ils s'étaient croisés par hasard en nageant dans la baie. Roby n'était plus venu au village depuis un an, depuis qu'il s'était trouvé un travail d'embouteilleur à San Francisco. Lui qui avait, il faut le dire, une excellente situation de gardien chez les Pellery de l'autre côté de la baie, il n'avait pas eu peur de l'aventure.

C'est en les regardant danser que j'ai enfin compris ce que je pouvais faire pour Nina. Il y avait plusieurs mois que je m'évertuais à imaginer ce qui pourrait lui faire plaisir. La boîte à musique installée dans le berceau n'avait pas fait son effet. Et vous pardonnez ma crudité, mais Nina ne me laissait même plus l'honorer. Ma femme, car c'est bien cela qu'elle était, ma petite Nina toute belle, je le réalisais alors, méritait mieux que moi. Aussi lorsque je vis ses joues rosir, lorsque je la vis danser et coller sa poitrine contre Roby, je sus ce qu'il me restait à faire.

Je sortis rapidement de la salle communautaire et je courus jusqu'à la maison. La sage-femme se leva d'un bond et je lui dis de ne pas réveiller les enfants, leur mère le ferait bien assez tôt. J'ai pris le camion que l'oncle de Nina, mort l'année dernière, nous avait légué. C'est le vieux Ford rouge et gris qu'il laissait toujours devant la fenêtre de sa chambre en cas de besoin. Je revoyais Nina dans les bras de Roby et je criais, mi-fou mi-rieur : « Me vois-tu, là, Nina ? Me vois-tu ? », comme si je me libérais d'un poids que je lui imposais depuis toujours. Je roulais à une vitesse folle vers la mer et j'ai su, en entendant mes propres cris, que Nina avait fait le bon choix. J'ai su qu'elle avait été intelligente de me confier, à moi seul, ce qui nous avait perdus tous les deux.

J'ai roulé comme ça jusqu'à la plage, puis jusqu'à Mumbland. Puis encore Calfin' River où je me suis loué une chambre pour réfléchir. Je marchais pendant de longues heures en longeant les limites de la propriété, j'allais voir au jardin, je bricolais dans l'atelier pour rendre service. Un matin, Meggy, la deuxième fille des propriétaires, est venue m'apporter des croissants. C'était le beau temps des chapeaux à rubans. Ce jour-là, elle en portait un qui lui donnait un air de princesse. J'ai mis du temps, vous vous en doutez, à donner signe de vie. À la présenter à mon frère et aux copains. Parce que mon petit ange Meggy, sauf votre respect, n'avait pas que de beaux yeux, et je n'osais pas encore — était-ce dû à ma fatigue ou à ma lâcheté, imaginer ce qui devait arriver.